

**Catherine LORENT**

**Florent  
SCHMITT**

***collection horizons***

---

*ouvrage publié avec le concours du  
Centre national du Livre  
et du fonds d'action culturelle de la*

**SACEM**

## *Prélude*

« *Plus que jamais, pour juger une œuvre objectivement, un recul d'un demi-siècle au moins sera nécessaire* » déclarait Florent Schmitt dans la *Revue de France* le 15 août 1924. Or, précisément, voilà plus d'un demi-siècle que l'auteur même de cette remarque nous a quittés, plus de cinquante ans qu'aucune biographie nouvelle ne lui a été consacrée. Le seul ouvrage de référence – après celui de Pierre-Octave Ferroud rédigé en 1927 alors que le compositeur a encore plus de trente années à vivre – est écrit par Yves Hucher en 1953.<sup>1</sup> Négligence ? Traditionnel temps de purgatoire ? Ostracisme ? Qu'importent les raisons, qu'elles tiennent à des modes esthétiques changeantes, à des rancunes personnelles ou à des considérations plus ou moins politiques. Mais, quoi qu'il en soit, le temps est venu de reconsidérer l'homme lui-même, son œuvre et son apport artistique, sans prendre un ton hagiographique ou polémique, en tentant de mettre en lumière les multiples facettes de cette personnalité hors du commun et les particularités de sa production, sans pour autant laisser de côté les paradoxes et les discordances de ce créateur.

Venu au monde cent ans après Beethoven, ce compositeur lorrain (1870-1958) – originaire des Vosges mais souvent surnommé « le sanglier des Ardennes » à cause de son caractère impulsif et fonceur – s'est illustré par une très longue carrière (à l'instar de Camille Saint-Saëns, son aîné d'une génération), puisque sa naissance précède de peu l'instauration de la Troisième République et sa mort celle de la Cinquième.

Curieusement, il est perçu de deux manières très différentes en fonction des publics concernés.

<sup>1</sup> Cf. Biblio, réédité en 1983.

Pour le grand public, la musique de Florent Schmitt est à l'heure actuelle encore bien méconnue, en dépit de son incontestable valeur, alors même qu'elle occupait une place importante dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle – comme le confirment les dépouillements que nous avons effectués dans la presse de l'époque – mais une place que certains esprits d'aujourd'hui ont tendance à minimiser, voire à occulter. Grand représentant de l'École française, il faisait pourtant activement partie de cette pléiade de compositeurs qui a valu une grande notoriété à la musique de notre pays entre 1880 et 1930. Mais alors que les mélomanes de tous bords connaissent ses contemporains Claude Debussy, Gabriel Fauré, Albert Roussel, Paul Dukas et bien sûr Maurice Ravel, fort peu ont entendu parler de Florent Schmitt qui fut cependant, à une époque, considéré comme leur égal.

Pour les initiés, un “parfum de légende” accompagne son nom que l'on associe à la fois à sa personnalité anticonformiste, à ses “mots” féroces, souvent pleins d'humour, rapportés ici et là, à ses célèbres “feuilletons” du *Temps*, où il a œuvré pendant de nombreuses années comme critique musical, et à ses deux œuvres-phares d'inspiration orientale : le volcanique *Psaume XLVII*, chef-d'œuvre qui a surtout fait sa renommée de son vivant, et la symphonique *Tragédie de Salomé*, tout aussi remarquable, seule rescapée de la chape de plomb qui entoure sa musique actuellement.

Pourtant un nombre imposant d'œuvres figurent au catalogue de cet architecte des sons : près de 140 numéros d'opus sans compter ses partitions inédites, elles aussi intéressantes à plus d'un titre. Etendue sur plus de soixante ans, sa production se révèle abondante dans quasiment tous les genres – à l'exception de l'opéra – même si elle privilégie trois domaines principaux : l'orchestre, le piano et la musique de chambre. Or, plusieurs de ses compositions, fort diverses, étaient fréquemment inscrites à l'affiche des concerts avant et pendant l'entre-deux-guerres.

Depuis 1945, sa popularité traverse une éclipse : l'homme, désavoué par quelques-uns, est devenu sujet de controverses et sa musique a pu paraître “décallee” par rapport au

<sup>2</sup> M. ROUSSEAU,  
« Un entretien...  
avec Florent  
Schmitt »,  
*Guide du  
concert*, 25 jan-  
vier 1929, p.472

contexte esthétique et aux nouvelles attentes du public durant quelques décennies. Mais, comme Schmitt le remarquait en 1929, « *les grands artistes ne sont jamais à la mode puisqu'ils sont de tous les temps.*<sup>2</sup> » Effectivement ses œuvres, qui nous le verrons n'ont jamais été "à la mode", sont parfaitement aptes, du moins plusieurs d'entre elles, à résister aussi bien aux censeurs du moment qu'aux attaques du temps, par leur qualité intrinsèque, leur énergie et leur dynamisme rythmique.

Si donc, de nos jours, la musique de ce compositeur est malheureusement et injustement boudée par les radios et quasiment absente des programmes de concert, nous avons toutes les raisons d'espérer que cette longue "traversée du désert" prendra fin rapidement, permettant parallèlement aux maisons de disques de ne plus l'accueillir avec parcimonie.

En attendant le retour en grâce de Florent Schmitt, faisons plus ample connaissance avec « *cet homme étonnant qui est l'une des forces vives de la France musicale tout en y occupant une place unique et particulière.*<sup>3</sup> »

<sup>3</sup> ARTHUR  
HOÉRÉE, *Revue  
musicale*,  
mars 1932,  
p.215.

# *Chapitre I*

## **Un Lorrain à Paris (1870-1900)**

L'année 1870 marque, pour la France, un moment-clé, particulièrement tragique, de son Histoire. Durant l'été, les événements se précipitent. Les Français, divisés politiquement et isolés diplomatiquement, doivent faire face à la terrible offensive prussienne qui aboutira à la défaite de Sedan – un véritable traumatisme – et à la chute du Second Empire. Le 4 septembre, au lendemain du désastre, est proclamée la III<sup>e</sup> République, prélude d'une année d'insurrections, de sang et de deuils, mais aussi d'un important renouveau artistique, notamment musical.

### **Blâmont : Une jeunesse au pied des Vosges (1870-1887)**

Quelques semaines plus tard, le 28 septembre 1870, tandis que Paris est assiégé, Florent Schmitt naît à Blâmont, un chef-lieu de canton de Meurthe-et-Moselle non loin de Lunéville, à quelques kilomètres seulement de la nouvelle frontière allemande qui sera fixée par le traité de Francfort l'année suivante. Enfant de la Lorraine, comme ses aînés Gustave Charpentier (1860-1956) et Gabriel Pierné (1863-1937), Schmitt tirera sa robuste trempe de cette terre riche en minerai de fer. Le petit Florent, qui a la particularité de ne porter qu'un seul prénom, voit le jour 2 rue Neuve (rue du 18 novembre aujourd'hui).<sup>1</sup>

Son enfance et son adolescence se passent au creux de ce vallon des Vosges, auprès de parents merciers, peu fortunés, fervents catholiques, qui pratiquent la musique en amateurs éclairés. Organiste à ses heures, le père, Joseph Schmitt (1826-1895), est aidé dans son commerce par son épouse

<sup>1</sup> La commune a donné en 1964 le nom de Florent Schmitt à une de ses rues, située dans un quartier nouveau de l'époque.



**Florent Schmitt**  
dans sa jeunesse.  
Photo DR.

Louise née Berton (1835-1891), bonne pianiste.

Sixième d'une famille de sept enfants,<sup>2</sup> Florent se retrouve en fait l'aîné des garçons. Le benjamin, Henri (1873-1955), organiste et piètre compositeur<sup>3</sup>, sera notamment critique musical dans les journaux *la Patrie* et *le Peuple français* au cours des années 1909-1912. Si l'on en croit Paul Landormy, qui a bien connu Florent Schmitt, ses parents favorisent son goût pour la musique. Mais le jeune garçon renâcle à étudier l'orgue auprès de son père car l'instrument ne lui plaît pas ; opinion qu'il maintiendra toute sa vie, prétendant que « les organistes sont des gens qui ne jouent jamais qu'à quatre temps.<sup>4</sup> »

Tout en poursuivant de bonnes études classiques, il compose dès l'âge de quatorze ans ses premières pièces instrumentales, restées inédites. Destinées au piano (deux ou quatre mains) ou plus rarement à l'orgue, elles dévoilent une certaine préférence pour le côté descriptif de la musique, laissant percer un goût manifeste à la fois pour la nature et les rythmes de danse, à l'image de la *Grande Valse* pour piano, sous-titrée « Belles moissons », première des huit pièces qui constituent son tout premier recueil. Au nombre de trente-quatre, ces essais de jeunesse écrits entre 1884 et 1887, restés longtemps inconnus<sup>5</sup>, dénotent déjà un net souci de la construction et une écriture chargée, traits stylistiques bien typiques du futur compositeur du *Psaume*.

Ses études secondaires terminées, le jeune Florent Schmitt quitte sa ville natale, bien décidé à devenir musicien.

### Nancy : l'apprenti-musicien (1887-1889)

Au cours des deux années passées à Nancy, d'octobre 1887 à juillet 1889, le jeune homme, inscrit au conservatoire de la ville, suit la classe d'Henri Hess pour le piano, et celle de Gustave Sandré, directeur de l'établissement, pour l'harmonie. Si l'aspect purement technique de l'étude du piano le rebute quelque peu, la découverte des musiques de Frédéric Chopin et de César Franck, en particulier la *Sonate pour violon et piano*, lui font entrevoir de nouveaux horizons.

Sur cette période nancéenne, jusqu'ici laissée dans l'om-

<sup>2</sup> Deux sœurs, Elise et Hilda, nées en 1864 et 1868 et trois enfants morts en bas âge.

<sup>3</sup> Quelques œuvres sont conservées au dép. musique de la BnF.

<sup>4</sup> P. LANDORMY, *La Musique française après Debussy*, Gallimard, 5/1943, p.91.

<sup>5</sup> Manuscrits donnés à la BnF par le Dr. Paul Padovani.

bre par les musicographes, la découverte de la correspondance totalement inédite des parents du compositeur nous a permis d'avoir des informations "de première main". En effet, quelques années avant son décès en octobre 1999, Paul Schmitt avait retrouvé dans les archives familiales de son grand-père toute une série de lettres manuscrites, dont il avait aimablement transcrit à notre attention certains extraits en vue d'une éventuelle publication. Nous en reproduisons ici quelques fragments car ils nous éclairent indirectement sur la personnalité de Florent Schmitt.

On y apprend notamment que le jeune garçon trouve un sérieux appui matériel et moral auprès de son professeur de piano, qui promet en outre de le recommander au directeur du Conservatoire de Paris, Théodore Dubois. Or Florent, à cette époque, ne rêve que d'une chose : entrer le plus rapidement possible dans ce temple de la musique. Ainsi, dès le printemps 1888, avant même d'être nanti d'un deuxième prix d'harmonie, il fait part de ses projets à ses parents qui, peu enthousiastes, lui répondent longuement dans une lettre datée du 16 mai en l'engageant « à ne rien précipiter ». Louise Schmitt écrit notamment à son « cher enfant » pris entre deux feux :

*« [...] Nous sommes comme toi bien reconnaissants à monsieur Hess de l'intérêt qu'il veut bien te porter et nous voyons qu'il n'a en vue que ton avenir. Son appui auprès de monsieur Dubois sera donc très précieux, s'il doit te faciliter l'entrée du conservatoire ; seulement, comme tu le sais et le dis fort bien, le séjour de Paris ne te sera possible que comme militaire ; et alors est-il bien sûr que tes chefs te permettront de suivre les cours ? Tu es donc en face de deux difficultés qu'il faudra approfondir avant de t'embarquer vers l'inconnu.*

*[...] D'ici là travaille courageusement sans trop te préoccuper de ton avenir dont la providence prendra soin.[...] Bien que tes goûts et tes aptitudes t'entraînent vers la composition, je t'engage à travailler le mécanisme, afin que ta force d'exécution te mette au moins à l'abri du besoin, car vraiment la carrière de compositeur est généralement rem-*



*plie d'épreuves et de déceptions, comme tu le dis toi-même.[...] »*

Son père, qui partage la même opinion, ajoute :

*« [...] Je t'engage à ne rien précipiter : si monsieur Hess trouve que tu ferais mieux de rester encore à Nancy une année, suis son conseil. [...] ». Obéissant à regret, le jeune Florent donne des cours de piano, joue à l'église St Léon dont on vient d'inaugurer l'orgue, commence l'étude de la flûte tout en travaillant sérieusement l'écriture musicale. La seconde année scolaire achevée, le jeune homme revient à la charge. Mais à nouveau, quelques jours plus tard, le 18 juillet 1889, après avoir félicité son fils de l'obtention d'un premier prix d'harmonie, sa mère le met en garde: « [...] Il ne faudrait pas, mon cher enfant, tout sacrifier au désir de voir "l'Exposition" et d'habiter Paris [...]. Il ne faut pas, mon pauvre enfant, te décourager et invoquer la mort à chaque déception. » Cette fois pourtant, malgré les réserves de son entourage, Florent obtient satisfaction, puisque le 20 du même mois Louise Schmitt lui répond, résignée et quelque peu inquiète :*

*« Bien qu'avec un sentiment d'intime regret nous cédon à ton désir. Les conseils de monsieur Hess étaient tout à fait sages, en ce qu'ils t'auraient permis de te créer à Nancy une existence honorable et exempte de grands soucis. Tes aspirations t'entraînent plus loin. Puisses-tu ne jamais avoir à t'en repentir ! [...] Nous nous sommes fait une loi, autant que possible, de ne pas entraver la vocation de nos enfants. Mais c'est avec une vague frayeur que nous te voyons t'élancer dans une voie si incertaine. Ne te fais point d'illusion au sujet du Prix de Rome ! Pense qu'au conservatoire tu trouveras des artistes venus de tous côtés et que ce prix est vivement disputé. [...] »*

En septembre 1889, tel Rastignac, Schmitt abandonne sa province natale, prêt à « s'embarquer vers l'inconnu » et à supporter les inévitables déceptions à venir pour répondre à sa vocation artistique. Désormais il appartient à ce jeune Lorrain de 19 ans de poursuivre sa formation au

Conservatoire de Paris afin de se perfectionner auprès de grands maîtres et d'obtenir si possible ce fameux Prix de Rome « vivement disputé » dont il rêve et qui, à la Belle Epoque, possède une valeur considérable. Une décennie lui sera nécessaire pour atteindre pleinement son objectif.

### Paris : à la conquête du Prix de Rome (1889-1900)

Cette longue période de formation se déroule en trois phases, tant dans sa vie d'étudiant que dans l'évolution de son œuvre.

La première étape correspond aux années scolaires 1889-1892. A son arrivée à Paris, Schmitt, qui a obtenu un report pour son service militaire, loge dans un foyer. Il découvre une ville plongée dans une ambiance exotique et cosmopolite d'Exposition Universelle, même si cette dernière ne semble pas avoir exercé d'influence particulière sur lui, contrairement à Claude Debussy entre autres. Il est vrai qu'il a manqué à la fois les prégnants Concerts russes du mois de juin et la 'section coloniale', déjà fermée, deux éléments dont l'impact a été très fort sur la jeune Ecole française.

En octobre, il est admis dans la classe d'harmonie de Théodore Dubois qui, dès le premier examen, juge le nouveau venu « *bien doué* » même s'il « *cherche la petite bête* » et « *aime trop le chromatisme* »<sup>6</sup>. Pourtant, le même, deux lustres plus tard, se montrera un farouche adversaire de la musique de son élève ! Cloué au lit d'avril à juin 1890 par une grave crise de rhumatisme articulaire aigu, Schmitt passe son premier concours dans des conditions difficiles mais rentre quand même à Blâmont avec un second accessit d'harmonie. L'année suivante, il remporte (seulement !) un second prix, son nouveau professeur, Albert Lavignac, lui reprochant une écriture trop « compliquée ». Cette récompense lui permet cependant de s'inscrire, dès octobre 1891, dans la classe de composition de Jules Massenet, lequel apprécie vivement son nouvel élève qu'il juge d'emblée d'une « *nature exceptionnelle* ».<sup>7</sup>

Pendant cette période – où il fait notamment la connais-

<sup>6</sup> Cf. Archives Nationales, cote AJ 37 (292) ; rapports des professeurs du Conservatoire, classe de Th. Dubois, examen du 08/01/90, registre p.70.

<sup>7</sup> Ibid., AJ 37 (293), classe de J. Massenet, examen du 12/01/92, p.78.